

XYZ. La revue de la nouvelle



Décor

Hélène Rioux

Numéro 75, automne 2003

Couleurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3560ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rioux, H. (2003). Décor. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (75), 60–61.

Décor

Hélène Rioux

22 janvier 2003

Les murs de la chambre sont blancs. Aucun tableau, aucune décoration. Elle a tout enlevé.

La robe sera bleu nuit, en velours. D'inspiration médiévale, longue, avec des manches amples, une traîne, un ruban de la même teinte exactement noué sous la poitrine.

Les fleurs seront trois pervenches de la variété *Vinca major*, aux grandes corolles bleu clair. Aucun feuillage, juste les fleurs dans le long vase en porcelaine blanche posé sur la table de chevet.

Les draps en percale, blancs aussi, immaculés. La couette neuve et sa housse ramaquée où des éclats d'argent, évoquant l'écume sur des vagues, chatoient sur le fond outremer.

La bougie, un cylindre en cire d'abeille, simplement. L'odeur de la cire fondue se suffira à elle-même.

Rien ne traînera dans la chambre.

Le lecteur de CD programmé pour que se répète à l'infini le *Concerto pour violon* de Jean Sibelius, en *ré* mineur. Elle ne pleurera pas comme très souvent elle a pleuré, la nuit, si seule, en écoutant ce concerto. Elle est sereine.

Elle y réfléchit depuis des mois. La perfection de l'instant, harmonie des couleurs, des odeurs, du fond sonore. La perfection. À son cou, une améthyste en forme de goutte au bout d'une chaînette argentée. Rien d'autre. Les bagues, les bracelets et autres colifichets dans le coffret à bijoux, rangé sous les foulards dans le premier tiroir de la commode.

Elle cherche depuis des mois ces objets, le vase étroit aux lignes pures, l'améthyste en forme de goutte. La robe était introuvable : elle a dû faire appel à une couturière. Le dernier essayage a eu lieu hier dans la soirée. En fin d'après-midi, elle est passée chez le fleuriste.

Avant, elle aura pris un bain chaud. Elle aura bu, dans la flûte fine en cristal — dénichée chez un brocanteur parmi un bric-à-brac d'objets dépareillés —, un peu de Curaçao bleu.

Le parfum choisi s'appelle Nombre noir, pour le somptueux flacon en verre de style chinois, la note de rose sombre parfaitement équilibrée entre l'acide, le poivré et le sucré. Le maquillage sera léger, l'ombre lavande nacrée sur les paupières, une touche de fard à joues nectarine, le rouge à lèvres corail, pour se rappeler qu'il existe au loin des îles et des récifs autour desquels on nage infiniment, entouré de silence.

L'idée du stilet, elle, lui est venue en relisant *Les chants de Maldoror*. « Une seule blessure au cou, en perçant avec soin une des artères carotides... » Elle a mis du temps à en trouver un qui lui convienne, garde incrustée de grenats, mince lame pointue. Elle aime cette image d'elle dans la robe bleu nuit, la flaque de sang sur les draps blancs.

Avec le bâton de rouge à lèvres, pendant le premier mouvement du concerto, elle copiera sur le miroir de la coiffeuse les derniers vers que Byron a écrits à Missolonghi, le 22 janvier 1824, quelques mois avant sa mort. Il avait trente-six ans, comme elle aujourd'hui.

*Vivre ? À quoi bon ? Pour pleurer ta jeunesse ?
Choisis ta place et, ton heure venue,
Étends-toi pour dormir.*